

La Vie moderne
Ces routes qui nous séparent
La Vie moderne, France 2008, 90 minutes

Jean-Philippe Desrochers

Number 260, May–June 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58901ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Desrochers, J.-P. (2009). Review of [La Vie moderne : ces routes qui nous séparent / La Vie moderne, France 2008, 90 minutes]. *Séquences*, (260), 49–49.

■ La Vie moderne

Ces routes qui nous séparent

Documentariste et photographe de grand talent, Raymond Depardon n'a jamais dissimulé sa profonde affection pour la France paysanne dans laquelle il a grandi. **La Vie moderne**, son dix-huitième long métrage, est le troisième volet des Profils paysans du cinéaste et se veut une conclusion de ces portraits dédiés aux agriculteurs de moyenne montagne de la région des Cévennes. Tout au long du film, la sympathie que le cinéaste éprouve envers ces gens est rendue bien tangible, et nous sommes, par le biais de la médiation cinématographique, les témoins privilégiés de ces rencontres profondément humaines et touchantes.

JEAN-PHILIPPE DESROCHERS

Superbement photographié, le film s'ouvre sur les petits chemins de campagne sinueux et interminables qui isolent du reste du monde les différentes fermes visitées par le cinéaste. À bord d'un véhicule, la caméra avance et valse sur ces routes, en ce qui constitue un long travelling avant. Hypnotiques, ces images sont accompagnées d'abord de la superbe musique élysée de Gabriel Fauré, puis du commentaire très personnel en voix off du réalisateur qui explique les raisons pour lesquelles il décide de retourner filmer ces gens. Sur le plan de la mise en scène, Depardon privilégie les très longues prises (les coupes se font rares), les plans très larges et un cadre d'une fixité qui incite à la contemplation, ce qui permet aux différents intervenants et à leur langue si belle et si riche de prendre l'espace qui leur est dû. C'est notamment le cas des frères Privat, tous deux émouvants de vérité, dont la langue maternelle, l'occitan, n'est pratiquement plus parlée de nos jours.

Comment rester insensible devant les visages de ces hommes que la mort guette et dont le mode de vie ne leur survivra fort probablement guère ?

En visionnant le film de Depardon, il est difficile de ne pas faire de liens avec le cinéma documentaire québécois du début des années 60. Bien que fort différent du point de vue de la mise en scène et de l'esthétique des films de Pierre Perrault et autres documentaristes de la grande époque de l'équipe francophone de l'ONF, le film de Depardon, de par son dispositif, permet lui aussi d'immortaliser le geste et l'oralité propres à ces gens et témoigne par conséquent de l'existence d'une frange de la société mise à l'écart par la modernité. En d'autres termes, Depardon donne la parole aux gens de cette communauté, et, par le fait même, leur octroie le droit « d'exister » à l'écran. Témoignant d'un mode de vie en disparition, le film se veut un document d'une grande valeur pour les générations futures. Si l'indifférence à un mode de vie rural caractérise une partie de la nouvelle génération, on voit aussi dans le film les difficultés de jeunes cultivateurs qui désirent, en dépit de l'industrialisation récente de l'agriculture, poursuivre sur la voie de leurs aînés et exploiter les terres agricoles de manière plus traditionnelle.

Certes, les choix de mise en scène privilégiés par Depardon n'arrivent pas à contrer une certaine monotonie, mais cela va de pair avec le sujet même du film. La vie de ces paysans se déroulant à un rythme à des lieues de la vie trépidante de la ville, cela justifie l'approche du cinéaste, qui s'éloigne autant

que possible de l'esthétique marquée par l'excès des vidéoclips et des spots publicitaires qui prédomine dans le monde de l'audiovisuel aujourd'hui. Depardon prend le parti pris audacieux de la photogénie et le résultat s'avère impressionnant, d'une beauté qui suscite l'émerveillement à chaque instant. Qu'il pose respectueusement et avec pudeur son objectif sur le regard épuisé de Marcel Privat ou sur les traits dévastés du visage de Paul Argaud, Depardon filme le réel avec une acuité peu commune. Il met en scène non seulement la belle *parlure* de ces gens, mais également ces visages sur lesquels est inscrit le poids des années de dur labeur. Comment rester insensible devant les visages de ces hommes que la mort guette et dont le mode de vie ne leur survivra fort probablement guère ?



Le parti pris audacieux de la photogénie

Avec **La Vie moderne**, Depardon conclut son triptyque paysan et signe un film hors du commun, qui constitue une véritable leçon de cinéma aux aspirants documentaristes et aux faiseurs d'images de ce monde. En fin de parcours, alors que, pour la première fois du film, la caméra s'éloigne du monde des paysans par les routes empruntées pour se rendre à lui, Depardon affirme sans équivoque son attachement à cette terre paysanne, lui qui « filme cette lumière qui n'est pas comme les autres et [qu'il] n'est pas près d'oublier ». Tout comme nous.

■ France 2008, 90 minutes — **Réal.**: Raymond Depardon — **Scén.**: Raymond Depardon — **Images**: Raymond Depardon — **Mont.**: Simon Jacquet — **Mus.**: Gabriel Fauré — **Son**: Claudine Nougaret — **Avec**: Raymond Depardon, Marcel Privat, Raymond Privat, Marcel Challaye, Germaine Challaye, Paul Argaud, Abel Jean Roy, Daniel Jean Roy — **Prod.**: Claudine Nougaret — **Dist.**: FunFilm.